

AU-DELÀ  
DU TEMPS



Gillian Stairdrach

# Au-delà du temps

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson, ZAC du Moulin des Landes  
2 rue Gutenberg, 44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*À Iris B.*



**PREMIÈRE PARTIE**  
**L'OCTAEDRE**





1  
JEAN-CHARLES DE CERIGNY

Trois pâles trainées de brume s'attardent sur la silhouette encore indécise du village. La chaleur de l'été aura sans aucun doute rapidement raison de leur étrange obstination. Pour l'instant, leur présence souligne la profonde quiétude du paysage. L'une d'elles semble tout juste accrochée au donjon qui, depuis des siècles, veille sur la petite centaine de vieilles demeures étalées à ses pieds. Dans ce décor paisible, qui tout doucement s'éclaire, règne encore le silence. Ce n'est pas encore l'heure du chant des coqs, ni des aboiements des chiens, qu'ils soient de berger, de garde, de compagnie ou dont on ne sait quelle autre fonction. Seule la fontaine qui anime la place centrale fait entendre son discret et inlassable gargouillis.

C'est un léger souffle de vent qui a raison de la brume, dévoilant dans sa totalité les formes imposantes du château. Dessinant un petit rectangle lumineux au cœur de la sombre muraille, une fenêtre éclairée montre que le maître des lieux est déjà éveillé. Cela n'a rien d'étonnant, c'est ainsi tous les matins, depuis tant d'années. Ici, on a l'habitude de se lever avant le soleil. C'est considéré comme un privilège. Un privilège si facilement accessible. Le réveil de la nature au petit matin, n'est-ce pas quelque chose d'éminemment beau et émouvant? Être seul et le premier à l'accompagner, ne procure-t-il pas une jouissance particulière? La nature est le seul vrai trésor appartenant encore au châtelain. Par les temps qui courent, surtout quand on n'a pas le sou, il faut savoir se satisfaire de ce qui est bon et tout naturellement offert.

Alors que la nuit est plutôt flatteuse, le jour est cruel. Dans sa naissance, il dévoile l'évidence crue de la réalité. C'est ainsi qu'il éclaire peu à peu les murs du château qui se révèlent plus ruines qu'imposantes fortifications. Des ruines encore fièrement debout, mais des ruines quand même. L'ensemble présente une belle allure et tous les attributs de la forteresse féodale sont là, donjon, tours, barbicanes et autres mâchicoulis... mais en plusieurs points, le mur d'enceinte, en piteux état, est partiellement écroulé. Côté nord, une tour directement ancrée sur un piton rocheux semble déjouer crânement les lois de la pesanteur. C'est un sujet de profonde discorde entre le propriétaire et le maire qui, maintes fois, a demandé des travaux de consolidation. Jamais toutefois on a osé trop insister comme si l'on subissait encore l'empreinte de l'Histoire. Il y a quelques générations, c'est du château que venaient les ordres. Certes, on a bien pris conscience que cette époque est révolue, mais dans cette campagne de tradition il s'avère quand même difficile, d'un côté comme de l'autre, d'inverser les rôles.

Du côté du château, il y a de l'indiscutable négligence et le parti pris de ne rien vouloir entendre dès qu'il s'agit de s'attaquer au noble passé. Pourquoi modifier ce qui existe? Les choses sont ainsi, et elles ont le droit de durer. Si l'on évite tant que possible les rapports avec l'extérieur et les gens de "En Bas" c'est un peu pour cela. C'est aussi parce que c'est source de complications et, finalement, sans grand intérêt. C'est le raisonnement tout simple du châtelain... Il en arriverait presque à oublier, en ce qui concerne le principal sujet de discorde avec la commune, qu'il est totalement incapable de financer des travaux importants. Heureusement, pour la plupart des gens du village, le vieux château fait partie du décor. Un décor qu'ils ont toujours connu et auquel ils sont attachés. Quant à celui qui le hante encore, il est "d'un autre temps".

Du côté de l'extérieur, il y a toujours eu, çà et là, quelques vellétés d'en découdre avec les anciens maîtres des lieux, mais les motivations, qui oscillent entre simples jalousies et vaines promesses électorales, se heurtent aussi à une crainte ancestrale qui se dégage du "Château". Une crainte, mais aussi un indiscutable attachement. Il faut bien l'avouer aussi, quand il y a certains problèmes dans le village, la solution vient parfois de là-haut. Il paraît que les châtelains auraient des dons particu-

liers... Des dons de guérisseurs... Des dons surnaturels qu'ils se transmettent de père en fils... Plusieurs villageois, petits ou grands, auraient vu leurs maux disparaître presque miraculeusement. Dernièrement, la petite Noémie, hantée par un mal mystérieux, dépérissait à vue d'œil malgré les soins du médecin local. Sa mère, comme souvent dans ces cas extrêmes, avait fini par franchir la porte du château. Le soir même, la petite avait retrouvé ses joues roses et, le surlendemain, gambadait à nouveau dans la campagne... Il paraîtrait que le châtelain fabrique des potions et des onguents avec des plantes sauvages, en utilisant des recettes secrètes léguées par ses ancêtres. On dit aussi dans le village que, pour effectuer ses guérisons, il exécuterait des passes magiques... Il proférerait des incantations mystérieuses... Et s'il avait pactisé avec... le Diable?... Il y avait, à ce sujet, une frontière difficile à établir entre vérité et imagination. Tout cela engendrait une crainte certaine. Une crainte mêlée de respect.

Le maître des lieux vit en solitaire et mène une existence simple, presque monacale. De grande taille et svelte, on retient surtout de lui ses yeux bleus de glace. Ne connaissant pas son âge, on pense dans le village qu'il doit avoir dépassé de peu la quarantaine. Il a perdu ses parents alors qu'il était encore tout jeune et, plus tard, n'a jamais songé à se marier. La disparition de ses parents avait été tragique. Ils se sont tués dans des conditions encore obscures, accidentellement dit-on, lors d'une course en montagne. La montagne était leur passion. Une passion à laquelle ils cédaient de temps à autre, abandonnant parfois plusieurs jours leur jeune fils. Son oncle paternel venait alors au château pour veiller sur lui et lui tenir compagnie. Au retour de l'une de leurs courses, sa mère lui avait donné une jolie fleur d'édelweiss qu'elle avait cueillie peu avant d'atteindre le sommet convoité. Il l'avait précautionneusement fait sécher au soleil afin de la garder à tout jamais. Très souvent encore il ouvre son portefeuille en cuir tout râpé et laisse divaguer ses pensées à la vue de la petite étoile d'argent ternie.

Après le drame, comme s'il s'était senti coupable de quelque chose, son oncle, lui-même veuf, s'était installé au château et s'était occupé de lui. Pour le consoler, mais aussi pour masquer son propre chagrin, il ne cessait de dire que ses parents étaient morts de la plus belle manière qui

soit... En amoureux, peut-être... En vivant leur passion commune, sûrement. La haute montagne ne pouvait être pour eux meilleur tombeau. Vivant de ses rentes, c'était un homme d'une grande discrétion que l'on voyait fort peu au village. Il avait, paraît-il, une grande culture et il éduqua son neveu avec autant d'originalité que d'efficacité. Ensemble, ils vécurent quelques années sereines mais rudes. Le jeune châtelain forgea son caractère sans vraiment connaître la tendresse et l'attention d'une mère. Le vieil oncle était cependant attentionné, ayant grand plaisir à faire partager ses goûts, ses dons et tout son savoir. Agé, il disparut à son tour, abandonnant un neveu de guère plus de vingt ans. La fortune familiale s'étant peu à peu évaporée, on ignore quelles sont ses ressources. Ce n'est pas le maigre revenu qu'il touche en tant que garde-chasse qui peut le faire vivre. Mais il sait se contenter de si peu... Comme son vieil oncle il ne s'aventure guère dans le village et ses amis sont rares et aussi sauvages que lui. On peut cependant le voir lors de quelques cérémonies officielles ou à l'église lors des rares messes encore célébrées à Orpierre-en-Montagne. Il y a bien longtemps que Monsieur le Curé a déserté le pays et que le presbytère est inoccupé. Il se tient alors dans la semi-obscurité, au fond de l'église, comme le publicain de l'évangile... Initié par son père dès la petite enfance, puis par son oncle, il connaît très bien les choses de la nature et c'est, dans certains domaines, un érudit. Il connaît mieux le nom des plantes de la montagne que celui des gens de son village... Pour tout cela, en plus de la crainte qu'il inspire parfois, il est secrètement admiré même s'il est parfois publiquement raillé.

Heureusement pour lui, il sait savourer les bonnes choses de la vie même dans leurs plus infimes détails. C'est sa grande force. Mais une infinie tristesse, toujours à l'affût, ne manque jamais de le tenailler. Il sait que son illustre famille s'éteindra avec lui. Le temps aura aussi raison de son château... Et le nom qu'il porte sera perdu. À tout jamais...

Le souffle du temps est implacable. Avec lui tout finit par passer.

Le petit rectangle lumineux qui brillait au cœur du donjon est maintenant éteint. Le château est sombre et silencieux. Soudain, dans une longue plainte, la lourde porte d'entrée pivote et la forme d'un grand

chien jaillit. Puis, se découpant à peine sur la grisaille ambiante, apparaît la haute silhouette de Jean-Charles de Cerigny. Sur le pas de sa porte, celui-ci s'attarde quelques instants, prenant plaisir à humer l'air frais du petit matin. Puis, à pas lents, mais à grandes enjambées, le maître des lieux s'éloigne de son fief.

Lorsque l'on quitte le village du côté du château, le sol est rocailleux et pentu. Tout en descendant, notre promeneur matinal prend plaisir à entendre le son des pierres qui s'entrechoquent sous son pas puis déboulent au loin avant de s'immobiliser à nouveau sur le bord du chemin. Les odeurs de la campagne se bousculent dans ses narines ouvertes à toutes les sensations. C'est l'odeur du fumier rejeté hors des étables, du foin sec qui s'échappe des granges entrouvertes ou du bois fraîchement débité et entreposé pour l'hiver prochain. Puis, en dehors du village, ce sont les odeurs plus subtiles de l'herbe fraîche, de l'humus et de la vase des ruisseaux. Tout cela est pour lui source d'un profond plaisir. Une foule de détails qui auraient échappé à un marcheur ordinaire sont immédiatement captés : une hampe d'asphodèle dressée au loin, des plants de saxifrages blottis dans les fissures de la roche calcaire, des gouttelettes de rosée en rangs de perles sur une toile d'araignée, une furtive musaraigne qui disparaît dans son terrier, quelques empreintes de pas laissées dans la boue d'une ornière... Peut-être celles du renard repéré la veille?... Rien n'échappe à sa curiosité. Après un bon quart d'heure de marche, il s'engage sur un petit sentier encombré de ronces. Il vient de repérer quelques plants d'arquebuse et s'empresse d'en récolter la partie supérieure. Il connaît les vertus médicinales mais aussi gustatives des plantes et sait en faire usage. Ses visiteurs, bien que fort rares, gardent tous un souvenir ému de la liqueur forte qu'il fabrique avec, dit-on, soixante-dix espèces différentes de la région. Personne, au village, n'a réussi à en connaître la liste complète... Régulièrement, il s'écarte ainsi du chemin pour aller cueillir quelques mystérieuses plantes qu'il range soigneusement dans des petits sachets. En homme méticuleux et en amateur éclairé de botanique, il n'oublie jamais de noter au crayon, sur un minuscule carnet, le détail de ses récoltes : *Artemisia abrotanum*, *Alchemilla vulgaris*, *Melissa officinalis*... Il aime aussi, tout simplement, la douce mélodie de ces mots savants.

Silver, le grand chien noir, mène un train d'enfer. Il court au loin aussi vite que possible, puis revient, haletant et heureux, vers son maître. Ses yeux intelligents expriment un bonheur intense et tentent de montrer qu'il est en totale communion avec lui. Tantôt il file tout droit, telle une flèche, dans l'axe du chemin, tantôt il disparaît dans les fourrés qui le bordent. Le voici justement qui s'élançe avec brutalité dans un taillis tellement dense qu'il paraît impénétrable. Les brindilles sèches craquent et les rameaux s'agitent sur son passage. Après un court silence, un jappement à peine audible... puis plus fort. Son maître a entendu. Celui-ci se retourne comme s'il craignait une improbable présence puis, à son tour, se fraye avec peine un chemin dans le taillis. Devant la truffe de Silver, le corps inerte d'un lapereau est là, pris au collet. Prestement, il est délivré. Dans un élan de pitié, l'homme caresse le doux pelage de sa proie et lâche : « Désolé mon Tout-Beau ! » puis, sans plus s'attarder, la fait disparaître dans sa gibecière. Celle-ci est rarement dégarnie. Quand ce n'est pas du petit gibier, c'est une truite qui se croyait à l'abri sous une pierre plate du ruisseau ou, tout simplement, quelques champignons des bois. Les taillis s'entrouvrent à nouveau. L'homme, légèrement penaud, et son chien, pleinement fier, réapparaissent. La balade des deux braconniers reprend, comme si de rien n'était.

Leurs pas les mènent au lieudit "La Clarière de l'Effraie". C'est une petite clairière isolée, cerclée de chênes centenaires. Tranquillement, le promeneur s'assied en lisière du bois, à même le sol, le dos appuyé contre un tronc, les jambes étalées de tout leur long. Silver se couche à ses côtés et seul son puissant halètement trouble le silence du moment. L'homme hume l'air chargé de fraîcheur et d'un léger parfum d'humus. Puis sa main caresse l'arrière de sa veste de chasse pour s'assurer que son lapereau y est toujours bien enfermé. Sans quitter le contact avec l'épais tissu, elle plonge ensuite dans la poche droite pour se saisir d'un couteau. Un fidèle couteau que son possesseur ouvre précautionneusement et dépose sur sa cuisse. Sa lame a été si souvent aiguisée qu'elle en est toute déformée. L'autre main fouille maintenant dans la poche gauche pour en exhumer un torchon tout entortillé. L'homme en extirpe délicatement un quignon de pain rassis et la moitié d'un petit fromage. Cette veste contient décidément une multitude de trésors dont nul ne peut suspecter l'existence. Elle semble toujours tomber droit, même après une

fructueuse partie de braconnage. Être grand et mince est un véritable atout... Il saisit son couteau, et, d'un geste lent et arrondi, tranche un morceau de pain. Puis il se saisit de son fromage, un petit "biqueton" très sec qu'il aime manger bien dur et bien fort. Il vient de chez ses amis les bergers où il choisit toujours ceux qui sont déjà largement colorés par la moisissure verdâtre. C'est ainsi qu'ils ont le plus de goût. Celui d'aujourd'hui est si sec qu'il se fragmente en plusieurs éclats sous la pression de la lame. Il prend tout son temps pour les déguster un à un en les accompagnant de gros morceaux de pain. Il mastique avec délectation, profitant pleinement de chaque bouchée.

Une fois qu'il eut fini, presque machinalement, sa main droite, alors libérée, se déplace en direction du sol et s'immobilise au contact d'un végétal. Surpris par la sensation, il s'intéresse à la chose. Il est étonné de reconnaître un plan de "dompte-venin" infesté par une cuscute. « Saloperie de teigne ! » pense-t-il en essayant de débarrasser la plante de son parasite que les gens du pays appellent aussi "cheveux du diable" tellement il peut être envahissant. Voilà deux espèces peu communes qui l'intéressent pour ses préparations. Il connaît bien la toxicité du "dompte-venin" mais sait aussi l'utiliser comme antidote. Quant à la cuscute, il apprécie ses propriétés apéritives et même aphrodisiaques. Elle a l'honneur d'entrer dans la composition de sa mystérieuse potion. Il prend le soin de séparer au mieux les deux plantes et les emballe dans des sachets distincts, non sans avoir humé quelques brins de cuscute qu'il avait méticuleusement écrasés devant ses narines. Son petit carnet s'enrichit ensuite de quelques notes. Lors de ses dernières balades, il avait remarqué plusieurs fois des plants de cuscute en des sites inhabituels et il se dit que cette année était décidément "une année à *Cuscuta major*" ... ou peut-être à "*Cuscuta europaea*" ?

Son regard se porte maintenant vers le ciel et se fixe sur l'entrelacs des branches tortueuses des vieux chênes. Dans cette position, il se met à rêvasser. Comme souvent en ce lieu, c'est son père qui hante sa rêverie. Il reste imprégné d'une légende qu'il avait sans doute inventée pour lui lorsqu'il était tout petit. Il y avait autrefois, au château, une chouette effraie qui logeait au sommet du donjon. Elle vivait là, comme l'avaient fait ses ancêtres, et elle était bien. De son perchoir, elle pouvait voir et